

BON, MARQUEUR DISCURSIF EN FRANÇAIS PARLÉ AU MALI

Ingse Skattum

Université d'Oslo, Norvège

1. Introduction

Depuis quelques décennies, les marqueurs discursifs (MD)¹ sont très en vogue comme sujet d'étude (Dostie et Pusch 2007 : 3). Dans l'introduction au numéro de *Langue française* que les auteurs rédigent sur le sujet, ils font état des caractéristiques habituellement considérées comme constitutives des MD : ils appartiennent aux classes mineures et sont morphologiquement invariables, ne contribuent pas au contenu propositionnel des énoncés, sont prosodiquement indépendants et optionnels sur le plan syntaxique (n'entrant pas dans une structure argumentale, tout en occupant différentes positions), ont un rôle au-delà de la phrase, relevant de la macro-syntaxe, se distinguent des classes majeures invariables des adverbes (qui peuvent entrer dans des structures argumentales), des conjonctions (qui ont un rôle intra-phrastique), et des prépositions (qui introduisent un circonstant ou l'argument d'un prédicat). Les MD se construisent pour une part importante à partir de la décatégorisation / recatégorisation d'unités appartenant initialement à d'autres classes grammaticales. Ils ont ainsi souvent un correspondant non discursif sur le plan de la forme (*bien* adverbe / *bien* MD). L'unité non discursive est souvent l'unité source du MD. Les MD peuvent aussi être complexes, formés de plusieurs mots (*bon ben, enfin bref*) ou d'une expression verbale (*je pense, tu vois*). Toutes ces unités sont particulièrement usitées dans la langue orale, notamment dans des situations d'interlocution.

Dostie et Pusch estiment que les recherches sur les MD sont plus développées dans les traditions allemande et anglo-américaine que dans la tradition française. Cela vaut en particulier pour la variation. Si celle-ci se laisse souvent expliquer par des schémas sémantiques généraux sous-jacents comme la pragmatization d'unités lexicales pleines, on observe aussi des variations diatopiques : usage régional, marqueurs nés du contact de langues (facteur intersystémique), et l'extension de ces unités en fonction de facteurs intra- et extrasystémiques.

Quant à l'Afrique francophone, l'approche pragmatique est encore moins développée que pour les français de France ou du Canada (Drescher & Neumann-Holzschuh 2010b : 10). Or, selon G. Manessy (1992 : 63s), la caractéristique la plus saillante du français oral, en Afrique comme ailleurs, est précisément les « appuis du discours ».

M. Drescher & I. Neumann-Holzschuh (*op. cit* : 10) citent, sans prétendre à l'exhaustivité, quatre travaux pragmatiques, tous portant sur le Cameroun (Bilola

¹Les termes varient : *marqueurs (discursifs, pragmatiques), particules (discursives, énonciatives), mots du discours* ou *connecteurs* (Dostie & Pusch 2007 : 3), *appuis du discours, mots-balises* (Manessy 1992 : 63s).

2003, Farenkia 2006 & 2008 et Feussi 2008). Parmi les travaux s'intéressant plus spécifiquement aux MD, on citera Boutin (2009), Peuvergne (2009), Abolou (2010), Klaeger (2010), et Pfänder & Skrovec (2010), tous de date récente. La seule monographie est celle de Klaeger (2010), consacrée à quatre MD dans le français du Burkina Faso : *même* et *ou bien*, plus les deux emprunts *ke* et *de*. Abolou (2010) étudie les MD *non* et *ke* en Côte d'Ivoire, le dernier étant un emprunt. Les deux dernières études prennent donc en compte l'aspect intersystémique, alors que Pfänder & Skrovec (2010), qui se consacrent au connecteur / marqueur *donc* en se basant entre autres sur un corpus du Sénégal, adoptent une perspective comparative, « universaliste ». Enfin, Peuvergne (2009) et Boutin (2009) examinent les particules énonciatives, balises du discours rapporté, en se basant sur des corpus provenant respectivement du Cameroun et de trois pays de l'Afrique de l'Ouest : la Côte d'Ivoire, le Burkina Faso et le Mali. L'approche de ces dernières études est intrasystémique. Comme l'explique B. A. Boutin :

La zone [Afrique de l'Ouest] n'est pas choisie pour rechercher des 'particularités africaines', mais au contraire à cause de sa pertinence dans l'élaboration d'une théorie générale. En effet, des stratégies communes aux locuteurs francophones de nombreuses zones géographiques y sont plus visibles du fait d'une appropriation du français qui n'hérite que partiellement des contraintes de la longue tradition grammaticale de l'écrit. (Boutin 2009 : 3)

Si Boutin vise les « stratégies communes » plutôt que les divergences, elle remarque certaines différences diatopiques : le français a des fonctions non seulement véhiculaires mais aussi vernaculaires en Côte d'Ivoire, et à un moindre degré au Burkina Faso, alors qu'au Mali, « le français est rarement utilisé hors d'un contexte académique ou international » (*ibid.*).

À ma connaissance, il n'existe pas d'études spécifiques sur les MD du français parlé au Mali. Je voudrais donc me focaliser sur ce pays, où le français est langue officielle et langue d'enseignement sans être la L1 des habitants, ni une langue étrangère ordinaire (*cf.* la distinction français langue seconde (FLS) / français langue étrangère (FLE)). Dans ce type de situation sociolinguistique, la pression académique est plus forte que dans les contextes où le français se vernacularise, avec pour conséquence que le français y est (réputé) plus proche du français standard. Comme le dit un informateur malien : « [...] nous quand on parle français on va parler comme un livre. »²

Le présent travail analyse deux genres de discours oral, un entretien semi-directif et une conversation libre, produits par 13 locuteurs maliens en 2006 à Bamako, dans le cadre du projet *Contemporary French in Africa and the Indian Ocean : Usage, Varieties and Structures* (CFA)³, selon le protocole du projet *Phonologie du français contemporain* (PFC)⁴.

Sur la base de ce corpus, je me propose d'examiner l'emploi du MD le plus fréquent au Mali, *bon*, et de le comparer à ce qui s'observe dans d'autres pays fran-

² Si la cible est effectivement le français scolaire, les exemples du chapitre (6) illustreront que ce but n'est pas nécessairement atteint.

³ < <http://www.hf.uio.no/ikos/english/research/projects/cfa/index.html> >.

⁴ < [www.projet-pfc](http://www.projet-pfc.com) >.

cophones⁵. Pour la comparaison, je m'appuie sur les statistiques de la base PFC, sur les travaux africanistes cités et sur d'autres travaux pertinents pour ce MD. Chemin faisant, je m'interrogerai sur le sens des emplois observés. Comme F. Gadet (2011 : 255), je voudrais « élargir la perspective linguistique aux aspects communicatifs et culturels », pour considérer « les langues dans la dynamique des contacts et des interactions entre usagers ».

Dans ce qui suit, je présenterai d'abord brièvement la situation sociolinguistique du Mali (2) et ensuite l'approche méthodologique (3). L'exposé d'un certain nombre de travaux sur *bon* (4) précédera l'analyse quantitative (5) et qualitative (6) des résultats, avant la conclusion en (7).

2. Le Mali

Le Mali est représentatif d'une poignée de pays africains francophones possédant une langue endogène majoritaire au niveau national. Dans ces pays, la langue véhiculaire endogène freine l'usage du français dans la communication interethnique, le confinant à des contextes plutôt (mais pas seulement) formels. Le degré de contact avec les Français joue aussi : les pays côtiers, colonisés plus tôt et par la suite plus exposés à une présence française, sont plus largement francophones que les pays de l'intérieur.

Du fait de l'existence d'une *lingua franca* nationale et de la position enclavée du Mali, le français y est peu pratiqué au quotidien et par conséquent acquis presque exclusivement à l'école. À ces facteurs extrasystémiques s'ajoutent les facteurs intersystémiques, c'est-à-dire l'influence des L1 ou de la *lingua franca* endogène sur le français (Lyche & Skattum 2010a, Skattum 2010a & b).

Il existe au Mali une vingtaine de langues nationales (Skattum 2008). La langue majoritaire y est le bambara, parlé par environ 80 % des 13 millions d'habitants comme L1 ou L2. Il est surtout dominant au sud et dans les villes, mais ne cesse d'avancer sur l'ensemble du territoire et aussi d'acquérir de nouveaux domaines d'emploi (Dumestre 1994). On trouve cependant une certaine résistance à cette domination, notamment parmi les Songhay et les Touareg du nord (Canut 1996, Touré 2011).

Le taux d'alphabétisation au Mali n'est que de 26 % (*L'état de l'Afrique 2011*) et explique, avec le rôle dominant du bambara, que le Mali est considéré comme l'un des pays africains les moins francophones. Selon Rossillon (1995), il est même rangé dernier, avec 10 % de locuteurs seulement (5 % de locuteurs « réels » et 5 % de locuteurs « potentiels »)⁶.

3. Méthodologie

L'enquête au Mali⁷ eut lieu en décembre 2006 à Bamako, selon le protocole PFC, adapté au contexte plurilingue pour permettre des analyses syntaxiques et

⁵ Pour une discussion des problèmes liés à la définition des « variétés », et notamment des variétés nationales en Afrique, cf. Skattum (2010a).

⁶ Les taux de locuteurs du FLS sont calculés selon le niveau de scolarisation : au moins deux ans d'école donneraient un locuteur « potentiel » et au moins six ans, un locuteur « réel ».

⁷ Effectuée par Chantal Lyche et Inge Skattum de l'Université d'Oslo.

sociolinguistiques (Lyche & Skattum 2010b). La sélection des 47 témoins enregistrés se fit selon quatre paramètres qui sont, par ordre d'importance décroissante : 1) le niveau d'instruction; 2) l'âge; 3) la L1; 4) le sexe. De ces locuteurs, 13 sont entrés dans la base PFC, librement accessible, avec 10 minutes de transcription par genre et par personne (au total environ 4 h 20 min. de transcriptions).

Comme le constatent Dostie & Pusch (2007 : 6), on note, parmi les chercheurs, un « intérêt récurrent pour certaines unités ». La sélection des MD pour cette étude s'est faite en fonction de telles unités. Outre celles relevées pour les locuteurs natifs, certaines sont fréquemment mentionnées (quoique rarement étudiées) pour leur emploi particulier en Afrique : *ah, aussi, bon, chose, en tout cas, là, même, mais, non, ou bien, oui, quand même, quoi, sinon, toi aussi, vraiment*, et les emprunts *de / de* et *ke / ke*⁸. Ces unités font toutes partie de la présente requête, sauf *là*, abondamment commenté ailleurs (par exemple Knutsen & Ploog 2005), et *aussi, en tout cas, toi aussi* (qui m'avaient échappé). Je n'ai pas non plus considéré les emprunts. À partir de cette sélection – certes aléatoire – une recherche systématique portant sur une quarantaine d'items a été effectuée dans la base PFC.⁹

Au moment de la requête, début novembre 2010, cette base comprenait 36 points d'enquête, en France et hors de France (ensemble appelé ici « monde francophone »), dont 6 en Afrique subsaharienne (Burkina Faso, Cameroun, Centrafrique, Côte d'Ivoire, Mali, Sénégal). La recherche s'est faite à trois niveaux : francophone (385 locuteurs), africain (70 locuteurs) et malien (13 locuteurs).

Distinguer les unités discursives des unités non discursives à une échelle aussi importante dépasse le cadre de cette étude. J'ai donc choisi de faire d'abord une comparaison quantitative basée sur les données « brutes », sans égard à la répartition entre unités lexématiques et pragmatiques. Les données sont toutefois comparables et indiquent l'existence de certaines convergences et divergences de nature diatopique. Les comparaisons quantitatives se feront aussi selon les moyennes des éléments examinés (le nombre d'occurrences divisé par le nombre de locuteurs à chacun des trois niveaux).

L'analyse quantitative a révélé que *bon* est l'élément le plus fréquent au Mali comme au niveau africain. J'ai donc fait le choix de focaliser l'analyse qualitative sur ce marqueur. Cette analyse sera « nette », s'appuyant sur le seul emploi discursif au sein du corpus malien, en tenant compte des contextes textuel, situationnel et culturel. La comparaison qualitative se fera à l'aide de travaux précédents portant sur ce MD.

L'un des inconvénients de la base PFC est que les enregistrements sont sollicités par les chercheurs et que les genres ne sont donc pas écologiques, ce qui réduit la possibilité d'étudier la variation diaphasique (Dister *et alii* 2008). De plus, l'entretien est sur-représenté dans les corpus oraux (Fernandez 1994 : 210). C'est néanmoins « un genre du discours parmi d'autres » (Pfänder & Skrovec 2010 : 185). La conversation libre en français est, d'autre part, étrangère aux pratiques usuelles

⁸ Sources : Manessy 1992 ; Abolou 2010 ; Boutin 2009 ; Peuvergne 2009 ; Klaeger 2010. Klaeger cite, de plus, Canut 1998, Féral 1994, Lafage 1985, Manessy 1978 & 1991, Prignitz 1996a & b & 1998. (Pour les références précises, voir la bibliographie de Klaeger 2010).

⁹ Cette liste ne prétend pas être exhaustive, puisqu'il s'agit d'une classe ouverte, productive.

au Mali (comme dans la plupart des pays subsahariens), le moyen de communication normal dans les contextes informels étant une langue africaine. Néanmoins, l'analyse montre que le registre formel (entretien) et le registre informel (conversation) se distinguent nettement quant à l'utilisation des MD. Le protocole PFC semble donc malgré tout permettre l'étude non seulement des variations diatopique et diastratique, mais aussi de la variation diaphasique. La différence de style tient d'abord au statut des interlocuteurs qui, dans les entretiens au Mali, sont deux Européennes, alors que dans les conversations, ce sont des pairs (ami, collègue, voisin, parent) qui, à une exception près, sont des compatriotes. La forme du genre influe aussi sur le style : les entretiens sont constitués surtout de questions-réponses, alors que les conversations privilégient le dialogue. La narration, sous forme d'anecdotes et de récits de vie, existe cependant dans les deux genres. L'analyse tant quantitative que qualitative prendra en compte cette différence de genre.

4. Travaux antérieurs

Bon est l'un des MD les plus étudiés du français, *inter alia* par Gülich (1970), Auchlin (1981), Winther (1985), Fernandez (1994), Hansen (1995, 1998) et Beeching (2007). Dans les travaux des africanistes, il est souvent mentionné mais n'a, à ma connaissance, pas fait l'objet d'étude sauf en tant qu'introducteur au discours rapporté. Les exemples cités par Boutin, également tirés de la base PFC, sont de Côte d'Ivoire et du Burkina Faso et non du Mali, qui se distingue par sa « préférence pour des constructions classiques » (Boutin 2005 : 7).

E. Gülich (1970, in Hansen 1995 : 25), classe *bon* parmi les « signaux de découpage du discours », et A. Auchlin (1981) le décrit comme un « marqueur de structuration de la conversation ». A. Winther (1985 : 85, 89) distingue deux types de ponctuation du discours : ponctuation discursive et ponctuation métadiscursive. Dans le premier, *bon* est le « constituant initial d'intervention », dans le second, il est « inséré dans l'intervention ».

M. M. J. Fernandez (1994) décrit un grand nombre de particules énonciatives (PEN) de plusieurs langues, avant d'esquisser des tendances universelles dans la construction du discours. Elle constate que les linguistes sont quasi unanimes à reconnaître deux sous-catégories : des particules interpersonnelles et des particules de nature textuelle. Elle distribue ensuite les différentes PEN dans sept classes distinctes, la polyvalence de *bon* expliquant qu'il est présent dans toutes les cases (Fernandez 1994 : 225).

M.-B. M. Hansen (1995 : 25) trouve superficielles les conceptions de *bon* « comme une espèce de ponctuation orale » et propose une analyse de ses différents emplois comme recélant un sémantisme commun d'acceptation. Elle s'accorde avec ses prédécesseurs sur la distinction entre deux types de marqueurs et organise comme Winther son analyse selon la position de *bon*, mais considère les deux types comme métadiscursifs puisque portant sur l'acceptation du discours. C'est ainsi que, dans le premier type, le locuteur communique qu'il accepte un contenu, un acte illocutoire ou d'énonciation (elle nommera en 1998 cet emploi *interjective use* parce que proche de la fonction des interjections). Dans le second cas, désigné comme *the discourse marking use 'proper'* (1998 : 225), le locuteur demande à l'interlocuteur d'accepter un contenu, un acte illocutoire ou d'énonciation. Elle critique Winther de

ne pas étendre l'idée d'acceptation au deuxième groupe, mais d'y voir seulement « une sorte d'hésitation ou de cogitation de la part du locuteur » (1995 : 26).

Elle définit, pour les deux groupes, deux fonctions qui peuvent coexister, même si l'une des deux sera en général prédominante. Dans le premier type, le marqueur a le plus souvent une fonction 'sociale', c'est-à-dire que son emploi est relatif au processus de négociation des rôles inhérents à la conversation ; dans le second cas, plutôt une fonction 'cognitive', où son emploi est relatif au processus de compréhension de l'énoncé.

K. Beeching (2007) choisit une autre approche, étudiant les rapports entre un certain nombre de MD (dont *bon*) et l'identité sociale des locuteurs. Définissant trois facteurs de politesse (neutre / normale, moderne et traditionnelle), elle s'intéresse à l'évolution de ces rapports à travers trois corpus établis entre 1968 et 2002, liant l'emploi des MD à l'appartenance sociale des locuteurs. *Bon* connaît un emploi stable du point de vue diachronique et diastratique, appartenant au groupe de marqueurs « normal ». Ce groupe est associé à la déférence, définie comme une politesse non marquée. Simultanément, *bon* se répand, notamment parmi les jeunes, et rejoint ainsi, pour deux raisons (diachronique et diastratique), le groupe de marqueurs qu'elle appelle « moderne », associé à la camaraderie. Hybride du point de vue de l'identité sociale, *bon* véhicule aussi deux sens principaux, comme « marqueur d'étapes dans une narration et marqueur d'atténuation » (*ibid.* : 90), mais Beeching constate qu'il « reste un travail qualitatif très important à faire pour distinguer les usages1 (narration) des usages2 (atténuation) » (*ibid.* : 91). Le corpus malien se prête bien à une telle analyse, vu l'abondance des occurrences.

5. Analyse quantitative

La requête dans la base PFC a donné 6 831 / 2 166 / 890 occurrences de *bon*,¹⁰ qui est la plus fréquente des unités examinées aux niveaux tant malien qu'africain (alors qu'il arrive au second rang au niveau francophone, après *mais*). La moyenne au Mali est toutefois le double de celle du niveau africain : 17,74 / 30,94 / 68,46. En éliminant l'adjectif *bon* comme épithète (*un bon jour*) et comme attribut (*c'est bon*)¹¹, on se retrouve avec 563 *bon* MD au Mali.

La collocation *ah bon* n'est pas comprise dans ce chiffre. Considérée comme lexicalisée (Hansen 1995 : 27), elle est comptée à part (305 / 104 / 67 occurrences) et n'est pas traitée ici, bien qu'elle soit relativement plus fréquente au Mali qu'aux autres niveaux (0,79 / 1,48 / 5,15). D'autres MD complexes comme *oui, bon / bon oui, bon non ; d'accord bon / bon d'accord ; bon donc ; mais bon ; bon après ; parce que bon*, etc., sont par contre pris en considération.

La grande fréquence de *bon* au Mali est-elle due à une désémantisation (encore) plus forte que celle opérée aux niveaux francophone et africain ? C'est l'une des questions qui seront examinées ici :

[U]n blanchiment sémantique multiplie les occasions dans lesquelles il est possible d'employer un terme ; et si ce terme est vu positivement, ce sens « javellisé » (ou,

¹⁰ Les chiffres absolus comme les moyennes seront désormais indiqués dans cet ordre : niveaux francophone / africain / malien.

¹¹ Locution qui, en soi, peut fonctionner comme un MD.

autrement dit, pragmatiquement enrichi) peut se propager à travers la population (Beeching 2007 : 91).

D'autre part, un certain nombre d'éléments fréquemment étudiés en français sont peu représentés dans les corpus africains, par exemple *ben* (30 occurrences au Mali, 12,78 / 1,99 / 2,30), *bon ben* (1 occurrence, 0,75 / 0,07 / 0,07), *enfin* (12 occurrences, 8,62 / 1,39 / 0,92), *tu vois* (11 occurrences, 2,70 / 1,14 / 0,85), *bref* (0 occurrence, 0,14 / 0,04 / 0) et *eh bien* (0 occurrence, 0,11 / 0,03 / 0).

En même temps, la classe des MD s'enrichit au contact des langues et cultures locales. Cela vaut entre autres pour l'expression figée *Inch'Allah* (22 occurrences, 0,09 / 0,31 / 1,69) et l'invocation de Dieu sous différentes formes en voie de lexicalisation : *grâce au bon Dieu, on remercie Dieu, c'est Dieu qui décide, c'est Dieu qui l'a voulu*, etc. (85 occurrences, 0,66 / 2,47 / 6,54). (*Mon Dieu* n'est par contre pas attesté dans le corpus malien.) *Tu as vu* apparaît comme une variante de *tu vois*, avec 17 occurrences contre 11 de *tu vois*. Des 17 réalisations de *tu as vu*, 8 sont pragmatialisées, peut-être sous l'influence de l'opposition aspectuelle de nombre de langues africaines. Ainsi les verbes de nature évidentielle se mettent-ils à l'accompli dans les MD bambara *i y'a mèn*, 'tu as entendu' et *i y'a faamu*, 'tu as compris' (le verbe *ye* 'voir' étant peu utilisé à cet effet). Quant à *bon*, Beeching attribue sa pragmaticalisation à des facteurs intralinguistiques. Il me semble possible de considérer aussi l'influence intersystémique de l'interjection *ayiwa*, empruntée à l'arabe et très fréquente en bambara. Elle est, selon le dictionnaire bambara-français de Bailleul (2000 : 16),

de sens assez variés

- bon, d'accord (réponse positive à une permission demandée)
- eh bien ! allons !, dans ce cas (exhortation à faire qc)
- alors (dans les récits) (peut introduire une prudente réflexion).

Ces sens correspondent assez bien à ceux définis pour *bon*. Désémantisation ne veut en effet pas dire blanchiment total : « l'approche a-sémantique recule », selon Dostie et Pusch (2007 : 6), et il faut donc tenter de cerner le sens des MD, « différent de celui des unités appartenant aux classes traditionnelles comme les noms et les verbes et les adjectifs » (*ibid.*).

Hansen (1995, 1998) oppose *bon* à *ben*. Les deux indiqueraient des orientations interprétatives opposées, *bon* tendant vers le consensus, *ben* vers la réfutation. Or, *ben* est, comme on l'a vu, peu présent en terre africaine par rapport au monde francophone (12,78 / 1,99 / 2,30). Pour expliquer cette faible représentation, qui tranche avec la fréquence de *bon* (17,74 / 30,94 / 68,46), on peut d'abord invoquer l'importance accordée au consensus en Afrique. Car s'il est vrai que toute conversation obéit en règle générale au « principe de coopération » (Grice 1979 : 61), le consensus paraît jouer un rôle primordial en Afrique¹². Comme l'écrit le romancier sénégalais Ousmane Sembène (1966 : 77) : « Toute vérité qui divise, qui jette la discorde entre les gens d'une même famille est mensonge. Le mensonge qui tisse, unit, soude les êtres, est vérité. » La sémantaxe de G. Manessy met

¹² La presse malienne offre de nombreuses illustrations de cette attitude (Skattum 1998 : 9s). Voir aussi Courade (2006 : 198) sur l'importance du consensus politique, dont certains régimes autoritaires abusent en se référant au modèle du « palabre à l'africaine ».

l'accent sur « les processus cognitifs qui président à la mise en forme et à l'organisation de l'information » (1994 : 87). Il se peut que le schéma consensuel sous-jacent soit particulièrement fort au Mali, connu pour sa fidélité aux traditions.

On peut aussi invoquer la forme de *ben*, contraction de *bien*¹³. Les occurrences de *ben* ne proviennent que dans 10 des 30 cas des locuteurs maliens. Comme le dit un informateur malien (dans une enquête sur la perception des accents, Lyche & Skattum 2010a) :

Ceux qui ont fait la France, vous sentez qu'ils essayent d'utiliser des mots, par exemple *manif* pour *manifestation*. Nous autres, nous parlons de la manière la plus simple. Si je dis *instit* on ne va pas me comprendre, je dis *instituteur*.

Bien que *ben* se comprenne sans peine, cette contraction semble, comme la troncation, moins développée en FLS qu'en français L1.

Parmi les 563 occurrences de *bon* MD, on observe par ailleurs une différence diaphasique notable entre les deux genres : 354 occurrences dans les entretiens semi-directifs contre 209 dans les conversations libres (63 / 37 %), et une différence encore plus prononcée, dans les entretiens, entre enquêtés (355 occurrences) et enquêtrices (19 occurrences), une répartition de 95 / 5 %. Le rôle des interlocuteurs (la fonction sociale) influe donc de manière significative sur l'usage : le locuteur qui pose des questions en produit peu, alors que son interlocuteur semble, par *bon*, se donner le temps de réfléchir et de prendre position par rapport au contenu de la question. L'origine européenne des enquêtrices s'ajoute à la nature formelle du genre, et renforce probablement la tendance à vouloir répondre de manière adéquate. La locutrice FC produit par exemple 31 *bon* dans l'entretien et pas un seul dans la conversation avec sa sœur. Dans les conversations, de nature plus informelle et de structure plus symétrique, la répartition de *bon* est généralement symétrique aussi. Que la fréquence soit faible (2 / 2) ou forte (29 / 32), elle a donc tendance à s'équilibrer, suggérant que les locuteurs s'adaptent l'un à l'autre.

Toutefois, quelques exceptions s'observent. On aperçoit en effet des différences individuelles importantes chez les 13 locuteurs : BD produit ainsi 92 *bon* (les deux genres compris) alors que BH n'en produit que 2. Le nombre d'occurrences ne montre aucune corrélation avec les trois paramètres suivants : niveau d'étude, âge et sexe. Seul le quatrième paramètre, celui de la L1, paraît jouer un rôle dans le corpus malien¹⁴. Ainsi, les locuteurs de L1 bambara et sénoufo occupent-ils les 5 premières places¹⁵, alors que les locuteurs de L1 songhay et tamasheq se placent en bas de l'échelle, occupant 5 des 6 dernières places, les locuteurs du fulfulde se trouvant en position médiane (6^e et 10^e rangs). Cette répartition pourrait confirmer l'hypothèse d'une influence de *ayīwa*, mais il faudrait se renseigner sur l'usage de cet emprunt arabe dans les trois autres langues nationales avant de conclure.

¹³ *Bien* est relativement mieux attesté au Mali qu'aux deux autres niveaux (12,72 / 13,56 / 31,54), fréquence qui peut s'expliquer par l'emploi étendu de l'adverbe *bien* ((ça) *c'est bien* (ça)) plutôt que par l'emploi du MD *bien*. Ces expressions véhiculent, comme *bon*, un penchant pour le consensus et sont à un certain degré pragmatialisées.

¹⁴ L'échantillon comprend des locuteurs de 5 langues nationales : bambara (4 locuteurs), sénoufo (2), fulfulde (2), songhay (2) et tamasheq (3).

¹⁵ Les 2 locutrices sénoufo habitent Bamako depuis de nombreuses années et dans le test de perception d'accents, elles sont le plus souvent assimilées aux bambarophones.

6. Analyse qualitative

Les emplois de *bon* seront analysés en fonction de la classification de Hansen. Chemin faisant, les autres travaux consultés seront également mis à contribution pour examiner d'éventuelles ressemblances et dissemblances avec le corpus malien.

6.1. *Bon*, marqueur interjectif

Bon en fonction interjective figure en début d'un tour de parole. Cette position est la plus fréquente dans les entretiens :

- (1) E2¹⁶ : Donc parlez-moi un petit peu, je peux, est-ce que je peux vous demander quel âge vous avez ?
BD : **Oui, bon**, j'ai à, à peu près, tren/, trente-huit ans.

Comme le constate Fernandez (1994 : 210) : « Dans l'entretien, l'enquêté s'installe dans sa réponse, décompose et recompose le thème proposé par l'enquêteur, au gré de ses souvenirs. » *Bon* est ainsi dilatoire, avec d'autres indices d'effort, de gêne, d'hésitation. Ces indices, dits *hedges*, expriment « une réserve vis-à-vis le contenu précis d'un terme ou la valeur de vérité d'une proposition » (Hansen 1995 : 33). Ainsi, à *peu près* souligne la réserve quant à l'âge exact.

Bien que moins fréquemment, *bon* interjectif s'observe aussi dans les conversations :

- (2) BD : Concernant, pour euh les résultats <BK : Mhm.> avec euh, euh la rentrée de 2006, 2007 <BK : 2007, oui, oui.> Bon, moi, je voulais savoir BK, <BK : Mhm.> quelle année t/, euh tu es venu à la FLASH [Faculté des Lettres, Langues, Arts et Sciences Humaines, de l'Université de Bamako] ?
BK : **Bon**, moi, je suis venu à la FLASH euh, en 2001.

Dans les exemples (1) et (2), on peut, comme Hansen, voir *bon* comme l'indication que B accepte l'acte illocutoire de A (poser une question). À cette dimension sémantique s'ajoute la fonction structurante de *bon*, un « signal d'ouverture » (d'une nouvelle réplique ou séquence discursive) (Gülich, in Hansen 1995 : 23) ou un ponctuant discursif (Winther 1985 : 91). Mais à la différence du débat analysé par Winther, où 53 des 54 occurrences de *bon*, *bien* et *très bien* apparaissent dans les interventions du présentateur-président pour clore un échange, dans les entretiens, seules 5 % des occurrences de *bon* proviennent des enquêtrices, qui détiennent le rôle de « présidentes » dans ce genre.

Dans d'autres cas, *bon* signale que B accepte l'énoncé de A bien qu'il le considère comme contraire à ce qui est « vrai ou important dans le contexte » (Hansen 1995 : 26), fait qui constituerait l'élément « indésirable » que le locuteur demande à l'interlocuteur d'accepter. Dans (3), le contenu de *vous aimez la lecture* est rejeté, mais *bon* atténue le rejet et signale que AW accepte la question :

- (3) E1 : Et, est-ce que vous lisez, vous aimez la lecture ou ?
AW : **Bon**, vraiment je ne lis pas.

¹⁶ E1 et E2 désignent les deux enquêtrices, les codes BD, BK, etc., les initiales des enquêtés.

Bien que ce soit la fonction sociale qui domine dans le premier groupe, *bon* assume parfois une fonction cognitive en signalant que B a compris l'énoncé de A :

- (4) AW : Et, l'autre euh, l'association là, les
 ZW : L'association ?
 AW : De l'autre là, Fatime là.
 <ZW : De Fatime ?> Ça, ça continue toujours ?
 <ZW : **Bon**, ça marche, ça continue.>

Bon peut aussi constituer un énoncé complet (emploi absolu). Hansen inclut cet emploi dans le premier groupe interjectif (alors que Auchlin exclut de son étude « des morphèmes pouvant apparaître comme seuls constituants d'un tour de parole [dont *bon*] et qui sont dans ce cas des marques de prise en compte » (1981 : 142)). En emploi absolu, *bon* signale, selon Hansen (1995 : 27), un désaccord entre les deux interlocuteurs. B accepte, avec *bon*, une esquisse de concession de la part de A, et indique qu'il y a lieu de clore l'échange. Cette description ne correspond pas aux exemples du corpus malien :

- (5) E2 : Alors parlez-moi un petit peu de votre enfance hein.
 BD : **Bon**.
 E2 : Vous avez beaucoup de frères, de sœurs ? <BD : Ouais.> Comment est-ce que vous vivez ?
- (6) BD : Ça va ?
 BK : Ça va.
 BD : Et les affaires ?
 BK : Ah, ça va un peu.
 BD : **Bon**. Paraît-il que aujourd'hui, c'est la délibération. Je ne sais pas si tu es au courant de ça ?

Comme en début de tour, *bon* absolu peut signaler que B accepte de répondre à A, tout en se donnant un temps de réflexion pour se souvenir et organiser le récit de son enfance (5). *Bon* absolu peut aussi marquer un changement de thème : BD clôt par *bon* la séance introductive (*ça va ?*) pour introduire un sujet de conversation (la délibération des résultats d'examen) (6). À l'instar du président du débat (Winther), BD dirige ainsi l'échange. *Bon* ne se laisse donc pas ici réduire à une simple marque de prise en compte (Auchlin), mais appartient aux MD interjectifs (Hansen). Comme message complet, *bon* ne signale cependant pas un désaccord entre interlocuteurs.

6.2. *Bon*, marqueur discursif à proprement parler

Bon peut occuper trois positions à l'intérieur d'un tour de parole : 1) à la fin d'une réplique ; 2) à l'intérieur d'une réplique, entre deux énoncés, ou messages complets (c'est-à-dire à un point de transition potentiel (PTP)) ; et 3) à l'intérieur d'une phrase.

6.2.1. À la fin d'une réplique

En fin de réplique, Hansen propose le schéma interprétatif suivant : « le locuteur ne voit pas la nécessité d'explicitement la conclusion qu'il vise – il compte au contraire sur l'interlocuteur pour le faire et lui demande non seulement d'accepter

cette conclusion mais aussi d'accepter de clore son discours [...] » (1995 : 28).

Bon en fin de réplique est peu attesté dans ce corpus, sauf si on considère certaines occurrences de *bon* absolu comme étant en fin de réplique :

- (7) BK : Le quatrième, c'est le garçon.
 BD : Oui.
 BK : Bon, je peux dire que lui, il doit être âgé de *plus de trois ans*, quand même.
 BD : *Plus de trois ans*.
 BK : **Bon**.
 BD : *D'accord, c'est bien*.

Dans (7), *bon* clôt un échange sur l'âge des quatre enfants de BK. Comme la réplique en écho de BD (*Plus de trois ans*) est un signe phatique plutôt qu'un tour de parole à proprement parler, *bon* peut être vu comme la fin de la réplique de BK. BD renforce cette clôture par *D'accord, c'est bien* et BK change ensuite de sujet.

6.2.2. Entre deux messages complets

Bon entre deux messages complets (c'est-à-dire à un PTP), est par contre très fréquent. Il apparaît typiquement dans cette position au cours de la narration, dont il ponctue les différentes étapes. C'est notamment le cas des entretiens, le protocole CFA sollicitant un récit de vie. *Bon* alterne ou se combine alors souvent avec *après* (collocation qui n'est pas mentionnée dans les travaux consultés) :

- (8) NT : Je suis née à Sikasso, en ce moment Sikasso était euh/, une subdivision, au temps colon. <E1 : Mhm.> *Après*, mon papa fut un, un fonctionnaire. <E1 : Mhm> **Bon**, on est parti à Kayes <E1 : Mhm.> *après*, il est revenu à Bamako, <E1 : Mhm.> **bon, après**, Kolokani. <E1 : Mhm.> **Bon**. *Après* j'ai été mariée, lorsque j'ai été, je suis mariée, donc, j'ai, continué avec mon mari.

La segmentation du récit en unités plus petites assure en même temps la cohésion du texte (la série de mutations) (cf. Auchlin 1981 : 158). Winther (1985 : 90) caractérise ce type de *bon* de « 'mot du développement', narratif ou explicatif », marquant à la fois la progression du récit et la satisfaction du locuteur d'avoir achevé cette unité. Le type illustré par (8) n'a cependant pas d'équivalents dans les travaux consultés : Winther ne donne que des exemples explicatifs, Hansen ne cite pas ce type et l'article de Beeching est sans exemples. Dans le corpus malien, on est frappé tant par la fréquence de ces « listings » chronologiques que par l'abondance de *bon* au sein de chacun.

Le type explicatif est moins fréquent, mais s'observe par exemple chez NT, jardinière d'enfants, qui produit pas moins de 89 occurrences de *bon*, les deux genres compris :

- (9) NT : À Bamako ici, <E1 : Mhm.> il y a trois jardins d'É/, d'État. <E1 : Aha.> Ça c'est pour le gouvernement. <E1 : Mhm.> **Bon**, actuellement moi je suis dans, dans un de ces jardins là. <E1 : Oui, d'accord.>

Beeching fait la distinction entre *bon*₁ narratif et *bon*₂ atténuant. Le sens atténuant est également courant entre deux messages. Souvent, il s'agit d'une concession. Selon Hansen (1995 : 29), il se peut alors que « le locuteur indique qu'il a failli dire quelque chose qui sans la correction aurait pu donner lieu à des conclusions fausses. » Le locuteur peut aussi trouver qu'il n'a pas été assez clair et deman-

der à son interlocuteur « d'accepter qu'il continue sur le sujet afin de faciliter la compréhension de son interlocutrice » (*ibid.* : 31) :

(10) BD : Oui, bon moi que j'étais petit, ouais, mais, euh mon père n'a pas été à l'école. Ma mère euh, elle était ménagère, **bon**, elle était vendeuse.

(11) AW : J'ai grandi en brousse. <E1 : Oui.> **Bon**, depuis soixante-trois, <E1 : Mhm> ils nous amenaient à, à l'école.

L'autocorrection (10) et la précision (11) comportent toutes deux une sorte de concession : la mère de BD n'était pas sans activité professionnelle, et AW n'a vécu en brousse que jusqu'à l'âge scolaire, ses parents nomades l'ayant alors mise à l'internat.

La précision s'approche de la digression : « Le locuteur interrompt provisoirement son discours en demandant à son interlocuteur d'accepter une digression apparente qui s'avérera pertinente pour la suite » (Hansen 1995 : 30) :

(12) TC : [...] je m'assois, brusquement, tout à coup, la dame, euh, la, euh la Française est venue. **Bon**. Je ne savais pas, je n'étais pas au courant, mais de toutes façons que il y a des choses dans le monde, euh, on dit que le bon Dieu, c'est, c'est lui qui, qui décide. <SD : Dieu décide.> **Bon, donc**, euh, j/.C'est pourquoi qu'on, on, on m'a appelé de venir.

(13) SD : Donc euh, neuf, neuf enfants.

TC : Hé. Moi, moi j'ai, j'ai plus de à, à peu près vingt, vingt, vingt-deux hein.

<SD : M'a fait neuf (X)>

SD : Mais je sais. (rires) **Bon. Donc** avec les neuf, <TC : Ah, tout dépend du bon Dieu.> les neuf là, les neuf étaient vivants.

Bon sert comme on le voit à la fois à introduire une digression (12) et à reprendre le thème après la digression (12, 13). Dans le dernier cas, il est suivi de *donc*¹⁷. Cette conversation entre deux vieux voisins touche d'abord l'invitation à participer à l'entretien, invitation que tous deux considèrent comme un honneur et un avantage possible. TC s'interrompt pour en remercier Dieu, joint en ceci par SD (12). Plus tard, ils reviennent sur leur vie, entre autres, sur le nombre d'enfants. Si, dans (12), le locuteur s'interrompt effectivement en demandant à l'interlocuteur de l'accepter, dans (13), qui est une sorte de *one-upmanship*, TC interrompt SD qui reprend, par *bon*, son tour de parole.

Inséré entre deux messages, *bon* sert aussi à signaler que « le locuteur en vient à la conclusion de son discours. Plutôt que de donner des précisions supplémentaires, il explicite l'intention d'un discours précédent » (Hansen 1995 : 31) :

(14) FC [...] je, je parle songhay aussi. <E1 : D'accord.> Donc mon songhay aussi <E1 : Oui.> a été un peu mélangé parce que le songhay de Djenné, <E1 : Mhm.> on dit, c'est le songhay bozoisé¹⁸ quoi. [...] Parce que des fois je me dis, notre peul, notre songhay. <E1 : Mhm.> **Bon** tout est mélangé, quoi, <E1 : Oui.> les trois langues, quatre langues sont mélangées. <E1 : Mhm.>

¹⁷ On n'observe aucun exemple de la collocation *alors bon* qui, selon Hansen, indiquerait une demande de « réactiver un contexte auquel il [l'interlocuteur] aurait déjà eu accès » (1995 : 32).

¹⁸ Influencé par la langue bozo.

FC, qui parle plusieurs langues maliennes, réfléchit sur leur mélange mais signale par *bon* qu'elle arrive à la conclusion après en avoir nommé deux, renvoyant aux autres par *tout*.

Comme on l'a vu, *bon* entre deux messages véhicule différents sens, qu'on peut répartir entre *bon*₁ (narration) et *bon*₂ (atténuation). *Bon*₁ paraît particulièrement répandu au Mali, alors que *bon*₂ se comporte plus ou moins comme décrit pour le français L1.

6.2.3. À l'intérieur d'une phrase

Bon à l'intérieur d'une phrase ressemble à maints égards à *bon* entre deux messages.

- (15) E1 : Et ça vous a plu euh, d'être déplacée ou ça a été difficile ?
JS : Bon, *disons*, **bon**, ça a été *un peu* difficile, *mais* ça m'a plu.
- (16) E1 : Vous habitiez avec combien de vos grands frères ?
IC : Euh, nous étions deux, *euh*, **bon**, trois: deux grands frères plus moi.
- (17) AW : Et nous, nous sommes là, les enfants on les a mis à l'école et on a laissé les grands-parents. <E1 : Mhm>. En, en prison même.
E1 : Et quelle sorte de prison ?
AW : La prison, *euh* **bon**, les hommes, on les a mis en prison même, dans la cour de la prison, moi j'ai pas (X) ça. <E1 : Non.> Mais les femmes, elles sont au dehors dans la cour comme ça elles prennent même les briques sur leurs têtes.
- (18) BD : Mais avant que il y a eu le coup d'Etat, **ouais bon, ouais, ouais**, *euh*, (silence) après le deuxième coup d'État là, hein ? <E2 : Oui, oui.>
- (19) BD : Voilà <E2 : Oui oui oui.> euh, parce que moi, j'ai deux, d/-deux gosses,
E2 : Oui.
BD : un garçon et une fille. Bon, ma sœur, elle, elle a, elle, elle a, elle a deux, deux filles. À côté de nous, **bon**, la maman s'occupe à ce/, à ces quatre.

L'exemple (15) exprime une concession, appuyée par *mais* et d'autres marques d'hésitation et de réserve (*disons*, *un peu*). La concession prend la forme d'autocorrection dans (16) et de précision dans (17), où il s'avère que seuls les hommes étaient enfermés dans la prison, alors que les femmes étaient contraintes au travail forcé dehors. Par la digression de (18), introduite par plusieurs *hedges* : *ouais*, silence, *euh* et *bon*, BD s'assure que l'enquêtrice, qui n'est pas malienne, comprenne de quel coup d'État il est question. Enfin, dans (19), BD conclut son anecdote sur ses enfants et ceux de sa sœur par *bon*, *la maman s'occupe à ces quatre*.

Bon en position intraphrastique se singularise cependant comme introducteur de nombreuses reformulations paraphrastiques, apparentées aux « marqueurs de fonction interactive » et aux « marqueurs de structuration de la conversation » (Fernandez 1994 : 175) :

- (20) FC : [...] encore aujourd'hui quand <E1 : Oui.> je, je vais en mission <E1 : Mhm, oui.> avec les, *au niveau de*, <E1 : Mhm.> **bon** dans les sites [...].

Dans (20), FC cherche la préposition appropriée (*avec*, *au niveau de*, *dans*), introduisant la solution par *bon*.

À l'intérieur d'une phrase, *bon* véhicule donc, comme entre deux messages, différentes formes d'atténuation, dont la reformulation. En position intraphrastique, *bon* ne ponctue par contre pas les étapes d'une narration. La classification de Hansen selon la position de *bon* semble donc moins adaptée au corpus malien que la distinction de Beeching entre *bon*₁ (narration) et *bon*₂ (atténuation).

7. Conclusion

À travers l'analyse qualitative de *bon* MD, cette étude a, dans une grande mesure, confirmé la description faite par des travaux antérieurs.

Le sens d'acceptation d'un contenu ou d'un acte illocutoire, par le locuteur ou son interlocuteur, prend ainsi des formes déjà décrites. Cependant, pour l'emploi absolu de *bon*, on ne détecte pas de désaccord entre les interlocuteurs, ni de concession, comme décrit par Hansen.

Les usages observés correspondent par ailleurs assez bien aux deux groupes principaux identifiés dans les différents travaux : à l'initial, *bon* est interjectif (intersubjectif, interpersonnel, discursif), alors qu'au sein d'un tour, il est métadiscursif à proprement parler (textuel, atténuant). L'atténuation, caractéristique du second groupe, s'observe cependant aussi dans le premier groupe, lorsque l'interlocuteur accepte la question mais conteste son contenu.

La classification des exemples selon la position de *bon* à l'intérieur d'un tour (Hansen) s'est par contre avérée peu opératoire, les sens transcendant souvent ces bornes. La dichotomie narration / atténuation (Beeching) correspond mieux à l'usage observé ici, distinguant deux sens principaux sans égard à la position du MD, en opposant l'intersubjectivité, caractéristique de toute atténuation, à la ponctuation d'un récit. Le rôle structurant de *bon*, souligné par Gülich, Auchlin et Winther, mais mis en sourdine par Hansen, est commun aux deux groupes.

L'hypothèse de Beeching selon laquelle *bon*₂ (atténuation) s'associerait à une identité modeste et un mode de politesse entre égaux, alors que *bon*₁ (narration) serait plus « normal », est par contre infirmée pour ce qui est du Mali. *Bon* s'emploie plus fréquemment dans les entretiens que dans les conversations entre pairs, et relève plutôt de la déférence (« normal ») que de la camaraderie (« moderne »). La dimension diaphasique joue en effet un rôle important pour l'usage de ce MD. De plus, le rôle social des enquêtrices s'ajoute à l'aspect formel du genre pour inciter les enquêtés à veiller sur l'expression, ce qui entraîne de nombreuses reformulations.

C'est cependant surtout l'abondance des occurrences qui frappe et qui distingue les points d'enquête africains de ceux où le français est L1. On peut alors invoquer le schéma sous-jacent du consensus, important en Afrique (*cf.* la sémantaxe). Bamako se singularise à son tour des autres points d'enquête subsahariens. Il se peut que le MD bambara *ayiwa*, très fréquent, polyvalent et de sens similaires à ceux de *bon*, ait contribué à la propagation de *bon* en français parlé au Mali. Le blanchiment de sens résultant de cette propagation est partiellement confirmé. Le MD *bon* est notamment beaucoup utilisé comme marque de ponctuation narrative sans qu'on puisse lui assigner un sens d'acceptation. L'emploi narratif de *bon* semble plutôt se substituer à d'autres marques de progrès utilisés en français L1, comme *ensuite*, *puis*, *alors*. Il est souvent combiné avec *après*, ce qui souligne son rôle structurant pour la narration.

Vu positivement, utilisé par toutes les couches sociales, *bon* serait ainsi pragmatiquement enrichi. *Bon* n'est en effet pas marqué du point de vue diastratique : aucune corrélation ne se détecte avec le niveau de scolarisation, l'âge ou le sexe. Le seul paramètre socio-démographique qui paraît avoir une influence est celui de la L1, les locuteurs des langues bambara et sénoufo (langues du sud) produisant un nombre de *bon* supérieur à ceux des langues songhay et tamasheq (issues du nord). La distinction sud / nord s'est également manifestée dans le test de perception d'accents évoqué, ce qui conforte l'hypothèse d'une influence du MD *ayiwa*. Ce facteur intersystémique aurait ainsi, avec le goût africain pour le consensus, contribué à la pragmatization accrue de *bon* au Mali.

Bibliographie

- ABOLOU, C. R. (2010). « Des marqueurs *ke* et *non* en français populaire d'Abidjan : stratégies discursives et modélisation », in *Le français en Afrique* n°25, pp. 325-342.
- AUCLIN, A. (1981). « *Mais heu, pis bon, ben alors voilà, quoi !* Marqueurs de structuration de la conversation et complétude », in *Cahiers de linguistique française* n°2, pp. 141-159.
- BAILLEUL, C. (2000). *Dictionnaire bambara-français*. 3^e éd. Bamako, Donniya.
- BEECHING, K. (2007). « La co-variation des marqueurs discursifs *bon, c'est-à-dire, enfin, hein, quand même, quoi et si vous voulez* : une question d'identité ? », in *Langue française* n°154, pp. 78-93.
- BOUTIN, B. A. (2009). « Traces de l'énonciateur dans le discours rapporté : les particules énonciatives et *que* indicateurs de quelle parole ? ». *CI-Dit. Communications du IV^e CI-dit – Colloque international*, Nice, 11-13 juin.
< <http://revel.unice.fr/symposia/cidit/index.html?id=384> >
- CANUT, C. (1996). *Dynamiques linguistiques au Mali*. Paris, CIRELFA, Agence de la francophonie.
- COURADE, G. (2006). *L'Afrique des idées reçues*. Paris, Belin.
- DISTER, A. *et alii* (2008). « Deux nouveaux corpus internationaux du français : CIEL-F (Corpus International et Écologique de la Langue Française) et CFA (Français contemporain en Afrique et dans l'Océan Indien) », in *Revue de linguistique romane* n°285-286, janvier-juin, vol. 72, pp. 295-314.
- DOSTIE, G. & PUSCH, C. D. (2007). « Présentation. Les marqueurs discursifs. Sens et variation », in *Langue française* n°154, pp. 3-12.
- DRESCHER, M. & NEUMANN-HOLZSCHUH, I. (éds) (2010a). *La syntaxe de l'oral dans les variétés non-hexagonales du français*. Tübingen, Stauffenburg.
- DRESCHER, M. & NEUMANN-HOLZSCHUH, I. (2010b). « Les variétés non-hexagonales du français et la syntaxe de l'oral. Première approche », in Drescher & Neumann-Holzschuh (2010a), pp. 9-36.
- DUMESTRE, G. (1994). « La dynamique des langues au Mali : le trinôme langues régionales – bambara – français », in Dumestre, G. (éd.). *Stratégies communi-*

- catives au Mali : langues régionales, bambara, français*. Paris, Didier-Érudition, pp. 3-12.
- L'ÉTAT DE L'AFRIQUE 2011 (2011). *Jeune Afrique*. Paris, hors série n°27.
- FERNANDEZ, M. M. J. (1994). *Les particules énonciatives*. Paris, PUF.
- GADET, F. (2011). « Les français africains, une occasion de retour sur quelques mythes », in Lexander, K. V. & Lyche, C. & Knutsen, A. M. (éds), *Pluralité des langues, pluralité des cultures : regards sur l'Afrique et au-delà. Mélanges offerts à Ingse Skattum à l'occasion de son 70^e anniversaire*. Oslo, Novus Press, pp. 247-257.
- GRICE, H. P. (1979). « Logique et conversation », in *Communications* n°30, pp. 57-72.
- HANSEN, M.-B. M. (1995). « Marqueurs métadiscursifs en français parlé : l'exemple de *bon* et de *ben* », in *Le français moderne* n°63, 1, pp. 20-40.
- HANSEN, M.-B. M. (1998). *The Function of Discourse Particles. A Study with Special Reference to Spoken Standard French*. Amsterdam, Philadelphia, Benjamins.
- KLAEGER, S. (2010). *Diskursmarker. Eine Studie zum gesprochenen Französisch in Burkina Faso*. Habilitationsschrift, Universität de Bayreuth.
- KNUTSEN, A. M. & PLOOG, K. (2005). « La grammaticalisation de LA en (français) abidjanais : une marque à tout faire ? », in Kabatek, J. & Pusch, C. D. & Raible, W. (éds), *Romanistische Korpuslinguistik II : Korpora und diachrone Sprachwissenschaft / Romance Corpus Linguistics II : Corpora and Diachronic Linguistics*. Tübingen, Narr, pp. 469-482.
- LYCHE, C. & SKATTUM, I. (2010a). « Le rôle de la L1 dans le français du Mali : une étude perceptive ». *Deuxième Congrès mondial de linguistique française*. EDP Sciences, pp. 1913-1926. (En ligne)
- LYCHE, C. & SKATTUM, I. (2010b). « Le français contemporain en Afrique et dans l'Océan Indien : usage, variétés et structure », in *Le français en Afrique* n°26, pp. 9-20.
- MANESSY, G. (1992). « Norme endogène et normes pédagogiques en Afrique noire francophone », in Baggioni, D. et alii (éds), *Multilinguisme et développement dans l'espace francophone*. Paris, Didier-Érudition, pp. 43-81.
- MANESSY, G. (1994). *Le français en Afrique noire. Mythe, stratégies, pratiques*. Paris, L'Harmattan.
- PEUVERGNE, J. (2009). « Discours rapporté et particules », in *LINX* n°57, pp. 123-131.
- PFÄNDER, S. & SKROVEC, M. (2010). « *Donc*, entre grammaire et discours. Pour une reprise de la recherche sur les universaux de la langue parlée à partir de nouveaux corpus », in Drescher, M. & Neumann-Holzschuh, I. (éds) (2010a), pp. 183-196.
- ROSSILLON, P. (1995). *Atlas de la langue française*. Paris, Bordas.
- SEMBENE, O. (1966). *Le Mandat précédé de Véhi-Ciosane*. Paris, Présence Africaine.
- SKATTUM, I. (1998). « Droits de la personne et droits de la collectivité dans la presse écrite au Mali : une lecture rhétorique », in *Romansk Forum* (Université d'Oslo) n°1, juin, pp. 35-66.

< <http://www.duo.uio.no/roman/Art/Rf7.98-1/Skattum.doc> >

- SKATTUM, I. (2008). « Mali. In Defence of Cultural and Linguistic Pluralism », in Simpson, A. (éd.), *Language & National Identity in Africa*. Oxford, OUP, pp. 98-121.
- SKATTUM, I. (2010a). « Le français parlé du Mali : une variété régionale ? », in Abecassis, M. & Ledegen, G. (éds), *Les voix des Français, en parlant, en écrivant*. Vol. 2. Berne, Lang, pp. 433-448.
- SKATTUM, I. (2010b). « Si j'étais riche... constructions hypothétiques en français parlé au Mali », in *Le français en Afrique* n°26, pp. 49-70.
- TOURE, A. M. (2011). *Un cas de trilinguisme au Mali : songhay, bambara, français*. Mémoire de master, Université d'Oslo.
- WINTHER, A. (1985). « *Bon (bien, très bien)* : ponctuation discursive et ponctuation métadiscursive », in *Langue française* n°65, pp. 80-91.